nt-ils jamais pu s'i-
ies seraient envahies
ue des Papes et des
ur ? "
ns, Périclès gouver-
e asservie à ses ca-
hes et par son faste.
atrie des fureurs de
époque, et des so-
rahison, eut la tête
liste à qui il avait
. Sa tête sanglante,
poinçon d'or par la
exposée par l'ordre
ux regards du public
es qu'il avait illustrée
s auraient-ils pu s'i-
Papes envahiraient
s patries? Athènes,
fille d'un dieu nour-
son frère, devaient
e splendeur et gémir
vahies, ô honte ! par
! O Bacchus, ô Vé-
ssiper le brouillard
lre à la terre ses jours
ès ce soupir, l'*Avenir*
des siècles futurs le
, s'écrie : *Qui peut*
au Canada ! O mon
! antique patrie des
onquins, des Souri-
kapous, des Miamis,
es Buffles, de longs
ores sous le joug clé-
ière trace de ton an-
raître ces vertes fo-
la nature, comme
ses enfants les dou-
ilisation. Si tu peux
ase, secouer cette su-
ttée, et relever enfin
er l'aurore que t'an-
n te verra de nou-
es comme aux plus
a pagaie, la mitace,
le soleil levant.

a aspera rumpas,

. . . . . .

remué cette fange
nimeux. L'orgueil,
sont les fruits se sont
ce sacré de l'Eglise
aux yeux du peuple
t du temps et dirige
la vie, pour abreu-
e la sainte épouse du
mains. Poussés par
a plus noire ingrati-
abits, fait couler ses
ses traits si beaux, si
r ses cheveux blancs
présentée au peuple
urait perverti les ra-
ison de ses scandales.
it sa gloire, ses mar-
aux génies, ses plus
ar le venin de la ca-
its en faveur de l'hu-
es plus belles fonda-

tions travesties en repairs immondes où s'enfermaient dans les ténèbres la scélératesse, l'infamie, le sacrilège. Peut-il y avoir en Canada un cœur noble, un esprit bien formé qui ne se sente saisi d'une indignation profonde au spectacle de tant d'audace et de misères à la fois ? Qui pourrait regarder de sang froid un être dégradé, un fils dénaturé, traîner sa vieille mère par les cheveux dans la fange, insulter à ses larmes, à ses plaintes et tenter de lui arracher la vie pour jouir de ses dépouilles avec les compagnons de ses orgies ? L'ingratitude est le plus flétrissant des crimes ; aussi celui qu'un noble sentiment dirige ne peut voir l'ingrat et le parricide sans frémir. Qu'ils continuent, ces tristes écrivains, leur métier de pirates, personne ne leur enviera la gloire des traîtres et l'honneur de déchirer le sein de l'Eglise leur mère. Placée au-dessus de siècles, et tenant sous ses pieds la tête écrasée de l'ancien serpent, elle n'élèvera la main que pour pardonner à leur repentir et les bénir, ou pour leur montrer à l'écart les cendres de leurs devanciers en impiété, que les générations ont maudites.

Je prie, mes jeunes compatriotes, qui, se mettant au-dessus des préoccupations personnelles et égoïstes, veulent de toute l'ardeur de leurs cœurs le bien et le bonheur de leur patrie, de méditer les réflexions suivantes.

Toute société, dit un philosophe contemporain, qui étant sortie des voies de la nature, s'obstine à n'y point rentrer, ne se renouvelle que par la dissolution, et ne recouvre sa vigueur qu'en perdant tout, et souvent même jusqu'au nom de nation. Il faut, ainsi que l'homme, qu'elle traverse le tombeau pour arriver à la vie une seconde fois.

Si vous arrêtez aujourd'hui la marche grave, mais sûre de votre patrie dans la voie légitime du perfectionnement social, si vous détruisez violemment les bases sur lesquelles s'est formé l'esprit national, le génie du peuple, ses tendances, les liens moraux qui la maintiennent dans l'ordre, les habitudes de droit et d'espérance où il marche sans rencontrer d'obstacle et sans froisser des prétentions opposées, vous plongez la société entière dans un abîme de maux dont vous ne verrez pas la fin ; vous anéantissez en un instant l'ouvrage des siècles et vous léguez à vos enfants les pleurs et la ruine.

Comment doit-on considérer, sous le point de vue moral, les efforts des écrivains de l'*Avenir* pour amener le Canada à cet état de convulsion et de paroxisme qui précède la mort ? Les moyens dont ils se servent sont infâmes, tout le monde en est convaincu. Est-il juste et moral de leur prêter secours et appui ? Non, mais il faut, dira-t-on quelpart, être tolérant. Faut-il donc, pour être tolérant, favoriser par sa coopération pécuniaire et encourager ceux qui méditent la destruction de l'ordre et de la Religion ? Faut-il se rendre complice de tous ces écrivailleurs ignorants qui nous font l'injure de nous adresser, comme pour nous instruire, les plates élucubrations qu'ils ont élaborées sous l'empire des instincts les moins nobles ? Vous les voyez, la tête sortie à peine au-dessus de la boue comme des grenouilles, vous crier sur les tons les plus discordants : la lumière ! l'indépendance ! la liberté ! comme si la lumière était autre chose que la vérité, comme si l'indépendance était autre chose que les élans généreux d'un cœur qui domine ses passions désordonnées, comme si la liberté n'était point renfermée dans la charité catholique et dans le code évangélique, comme si leur esprit doué de facultés surnaturelles avait vu ce que les autres n'ont point vu dans la tendance du siècle, comme s'ils étaient des soleils lancés sur l'horison par la main du Tout-Puissant pour dissiper les ténèbres de la terre.

La tolérance, comme vertu catholique et sociale en même temps, consiste à aimer ses semblables et même ceux qui s'égarent ; à leur tendre la main pour les ramener dans la bonne voie, suivant les règles de la charité ; à prier pour eux, à les plaindre, à les souffrir sans aigreur. Voilà tout et autant que peut désirer la liberté religieuse et civile.

Vous êtes catholiques, frères des martyrs qui ont ont versé leur sang pour l'honneur de votre religion.

Cette religion sainte, vous la considérez comme une mère digne d'un respect et d'un amour sans borne.

Vous aimez tous les enfants de votre mère comme vous-mêmes, comme vos frères.

Vous voulez vivre sous sa protection et rendre sur son sein votre dernier soupir.

Mais voici un journal qui a pour objet la destruction de ce trésor de votre cœur, et qui se met à l'œuvre avec fureur. Approuverez-vous ses doctrines criminelles et immorales ? Vous seriez des parricides. Aimez les écrivains de l'*Avenir* comme des frères, saluez-les, rendez-leur les services et les devoirs de bienfaisance et de société, mais vous ne devez pas prêter votre secours et votre appui à leurs mains sacriléges pour déchirer le sein de votre mère.

Vous ne devez pas, par vos subventions, encourager une fabrication d'armes et de poisons pour porter la mort dans le cœur de vos frères.

Vous ne devez pas plus favoriser ce dessein parricide par votre argent ou par votre coopération, que vous ne devriez procurer le poison, le poignard ou l'arme à feu à l'infâme qui veut assassiner son père. La tolérance est une charité, la complicité est un crime.

Maintenant, messieurs de *l'Avenir*, il est bien constaté que vous avez tristement apostasié la foi qui fut prêchée dans votre mère-patrie par les saints, et apportée sur les bords du Saint-Laurent par vos pères ; cette foi du calvaire, cette lumière des cieux, qui a éclairé la terre, civilisé le monde, brisé les chaînes de l'esclavage, réintégré la femme dans sa dignité, sauvé l'enfance, relevé l'esprit humain au-dessus de l'organisme animal ; cette foi qui descendit avec héroïsme dans les amphithéâtres de Rome, d'Athènes et de Carthage, pour noyer dans le sang de ses martyrs le paganisme infâme et despote, et pour préparer les bases de la civilisation moderne ; cette foi qui vous a sauvés en Canada d'une extinction complète et préservé votre race française d'un mélange qui l'eût altérée et dégradée ; vous l'avez apostasiée cette foi de vos pères qui a donné l'essort aux plus beaux génies dans tous les siècles et fait éclore les plus brillantes conceptions de l'intelligence, cette foi qui, appuyée sur Jésus-Christ, porte à toutes les rêveries de la triste philosophie le défi solennel de jamais produire pour éclairer les intelligences, pour anoblir les sentiments intimes du cœur, pour soulager les infortunes humaines, pour le bonheur des individus, des familles et des sociétés, pour conduire l'homme à sa fin, rien qui puisse approcher de ce qu'elle a fait dans tous les siècles, depuis les événements du Golgotha. Vous avez renié cette foi,